

Je crois... à la vie éternelle

Plan

- I. Introduction
- II. La mort et la résurrection dans la Révélation biblique
- III. Résurrection du Christ – notre résurrection
- IV. Résurrection de la « chair »
- V. Le jugement
- VI. Paradis, purgatoire, enfer
- VII. Espérer pour tous

I. INTRODUCTION

*Dans la mort, le chemin devient d'un seul coup si étroit
que, pour passer, l'on doit se laisser tout entier.*
(Christian Bobin, Une petite robe de fête, p. 108)

0. Avertissement

Nous allons aborder des questions particulièrement difficiles.

Pourquoi ?

Eh bien parce que, pour une bonne part, elles échappent totalement à l'expérience humaine. Aucun mort n'est revenu nous dire comment cela se passe dans l'autre monde...

Et, lors de ses apparitions, le Christ Ressuscité ne parle guère de la vie qui nous attend : il envoie plutôt annoncer la bonne nouvelle.

Il nous dit qu'**il y a** la résurrection, mais il ne nous dit pas **comment** cela se passe.

Sur plusieurs points que nous aborderons, les théologiens proposent des réponses différentes et parfois contradictoires.

Je me suis largement appuyé sur un ouvrage du P. François-Xavier Durrwell : *Regards chrétiens sur l'au-delà*. Ed. Mediaspaul, 1994.

Ce livre présente un double avantage : d'abord, il est relativement abordable pour le lecteur moyen ; ensuite, il comporte une dimension spirituelle qui tranche avec certaines spéculations théologiques qui peuvent parfois paraître très sèches...

Mais il est possible que certaines de ses interprétations, que j'ai reprises à mon compte, puissent être discutées ou même contestées.

Enfin, pour ceux qui sont prêts à lire 500 pages écrites dans un style éblouissant, mais pas toujours faciles, je recommande vivement le livre de Fabrice Hadjadj : *Le Paradis à la porte. Essai sur une joie qui dérange*, Ed. du Seuil, 2011.

1. « Résurrection »

La tâche qui est la mienne aujourd'hui est de commenter l'article du Credo : « *Je crois à la résurrection de la chair et à la vie éternelle* ».

Et, bien sûr, on doit nécessairement le mettre en relation avec un autre, qui vous a déjà été commenté : « ... (le Christ) *est ressuscité des morts* »... Tout au long du parcours que je vais essayer de faire, il faudra toujours avoir à l'esprit ce qui vous a été dit au sujet de la résurrection du Christ.

L'Écriture désigne le Christ comme le « *premier né d'entre les morts* ». Cette expression est une autre manière de dire que le Christ est **le premier ressuscité**.

Mais figurez-vous que beaucoup de chrétiens disent ne pas croire à la résurrection (Dans notre pays, un sondage a montré que plus d'un quart de ceux qui se déclarent catholiques sont dans ce cas...). On peut se demander en quoi ils sont chrétiens, tant la résurrection du Christ est centrale dans notre foi.

Il suffit d'écouter ce que dit saint Paul :

Si les morts ne ressuscitent pas, Christ non plus n'est pas ressuscité.

Et si Christ n'est pas ressuscité, votre foi est illusoire, vous êtes encore dans vos péchés.

Dès lors, même ceux qui sont morts en Christ sont perdus.

Si nous avons mis notre espérance en Christ pour cette vie seulement, nous sommes les plus à plaindre de tous les hommes. (1 Co 15, 16-19)

Mais saint Paul ajoute aussitôt :

Mais non; Christ est ressuscité des morts, prémices de ceux qui sont morts.

En effet, puisque la mort est venue par un homme, c'est par un homme aussi que vient la résurrection des morts: comme tous meurent en Adam, en Christ tous recevront la vie. (1 Co 15, 20-23).

Donc, au centre et à la base de tout ce que nous allons dire, il y a la foi en la résurrection du Christ...

2. La mort

Parler de la résurrection, c'est évidemment parler aussi de la mort !

La mort est **LA** grande question qui se pose à l'humanité depuis ses origines, et qui se pose à tout homme en particulier, à chacun de nous.

Dès les débuts de l'humanité on trouve la trace de rites funéraires. Ces rites sont le signe évident que la mort n'est pas un événement quelconque. Ils suggèrent même la conviction que la mort n'anéantit pas complètement la personne.

Depuis toujours, l'homme réfléchit à la vie et à la mort. Parce que le sens de sa vie en dépend...

Et c'est ainsi que, tout au long de l'histoire, on assiste à la naissance de mythes, de religions primitives, de croyances diverses, comme la réincarnation, par exemple, etc.

Et Dieu va se servir de ce climat d'inquiétude et de recherche qui habite le cœur de l'homme. Cette recherche tient l'homme en éveil et le rend sensible à des signes ou des événements à travers lesquels Dieu va pouvoir se faire connaître, se révéler...

Et, nous le savons, la Révélation va s'accomplir dans l'incarnation et la Pâque du Christ, mort et résurrection.

3. Notre foi

La foi chrétienne en la résurrection et la vie éternelle est l'aboutissement d'un long processus d'approfondissement de la Révélation.

Après un parcours rapide de la Révélation biblique, nous essayerons de clarifier autant que possible quelques points importants de cet article de foi.

II. LA MORT et la RÉSURRECTION dans la RÉVÉLATION BIBLIQUE

4. La mort comme conséquence du péché

Le récit de la faute originelle, dans le livre de la Genèse, établit très clairement une corrélation entre le péché – en l’occurrence, la désobéissance – et la sanction que constitue la mort. **Parce que tu as mangé de l’arbre dont je t’avais formellement prescrit de ne pas manger (...)** Voilà pour la faute... *Oui, tu es poussière et tu retourneras à la poussière* (Gn 3, 19) Et voilà pour la sanction.

Et saint Paul, dans la lettre aux Romains, redit d’une manière très nette ce lien entre le péché et la mort : *Par le péché, la mort est entrée dans le monde* (Rm 5, 12)

Aujourd’hui, même si on ne va pas nécessairement jusqu’à nier le lien entre le péché et la mortalité de l’homme, on prend aussi en compte le caractère périssable et caduc de toute réalité matérielle. On sait maintenant que, par le simple jeu des lois de la physique, l’univers tout entier est appelé à disparaître un jour...

Mais la question se pose aussi de savoir si c’est le péché d’origine qui est la cause du caractère périssable de la création telle que nous la connaissons. C’est une question théologique ouverte. Les auteurs discutent... Je ne me prononcerai pas à ce sujet...

5. L’état de l’homme après la mort

Que se passe-t-il après la mort ? Que devenons-nous ? Voilà une question à laquelle on n’échappe pas.

Pour revenir à l’émergence de la foi en la résurrection, il faut repartir des premiers temps de la Révélation.

Dans le judaïsme ancien, on a du mal à se représenter une vie après la mort. On imagine un lieu où les morts se trouvent dans une sorte de léthargie indéfinissable : c’est le « shéol », qui est une sorte de lieu ténébreux, un lieu de sommeil inconscient et sans issue. On traduit généralement par l’expression « les enfers ». Mais il ne s’agit pas de « l’enfer » au sens où cette notion a été élaborée plus tard (et sur laquelle nous reviendrons en fin de parcours)

Pour illustrer la croyance primitive au shéol voici deux exemples, deux textes de l’AT.

Mes jours sont-ils si nombreux? Qu’il cesse, qu’il me lâche, que je m’amuse un peu, avant de m’en aller sans retour au pays de ténèbre et d’ombre de mort, au pays où l’aurore est nuit noire, où l’ombre de mort couvre le désordre, et la clarté y est nuit noire. (Job 10, 20-22)

*Qui parlera de ton amour dans la tombe, de ta fidélité au royaume de la mort ?
Connaît-on dans les ténèbres tes miracles, et ta justice au pays de l’oubli ?* (Ps 87, 12-13)

Une telle conception de la mort n’est vraiment pas très exaltante et on comprend que l’homme de l’Ancienne alliance mette tous ses espoirs de survie dans le fait d’avoir une descendance nombreuse. Et de même, on comprend que la stérilité soit vue alors comme une malédiction.

6. Premières indications d’une foi en la résurrection

C’est peu à peu que la foi en la résurrection s’est forgée dans la tradition d’Israël. Il ne faut pas oublier que cette tradition s’élabore sur une période de près d’un millénaire...

Cette foi en la résurrection n’est pas sortie de nulle part. Ainsi, dans la Torah et les autres écrits de l’Ancienne alliance, même si on ne trouve pas une affirmation explicite de la résurrection, on trouve cependant des textes qui constituent une ouverture dans ce sens.

Ainsi par exemple, dans le premier livre de Samuel, qui est pourtant très ancien, on trouve déjà l’idée que Dieu peut rendre la vie aux morts :

Le Seigneur fait mourir et vivre ; il fait descendre au shéol et il en fait remonter (1 S 2, 6).

D'autre part, il y a la foi en la justice de Dieu. On se demande comment un Dieu juste pourrait ne pas rétribuer un juste. Comment pourrait-il laisser disparaître pour toujours celui qui est resté fidèle malgré les épreuves et les malheurs : on a par exemple la figure exemplaire de Job. Et cela, d'autant plus que l'on voit prospérer des méchants et des impies. Cette contradiction suscite la foi en une rétribution du juste sous la forme d'un salut dans l'au-delà.

Et puis, il y a des textes encore plus suggestifs d'une résurrection des morts, en particulier chez les prophètes. Ainsi, par exemple, la grande vision des ossements desséchés chez Ezéchiel (Ez 37, 1-14). Cette vision se conclut sur une promesse de Dieu :

Ainsi parle le Seigneur DIEU: Je vais ouvrir vos tombeaux; je vous ferai remonter de vos tombeaux, ô mon peuple, je vous ramènerai sur le sol d'Israël. Vous connaîtrez que je suis le SEIGNEUR quand j'ouvrirai vos tombeaux, et que je vous ferai remonter de vos tombeaux, ô mon peuple. Je mettrai mon souffle en vous pour que vous viviez; je vous établirai sur votre sol; alors vous connaîtrez que c'est moi le SEIGNEUR qui parle et accomplis - oracle du SEIGNEUR.» (Ez, 37, 12-14)

A vrai dire, ce texte n'est cependant pas encore une affirmation claire de la résurrection. Il faudra pour cela attendre le 2^e siècle avant JC, avec la résistance des Juifs contre la persécution d'Antiochus Epiphane. C'est dans les livres des Martyrs d'Israël (ou Macchabées) que l'on voit apparaître une telle affirmation. Elle concrétise la conviction que Dieu donnera une vie éternelle à ceux qui meurent par fidélité à sa Loi. Ainsi dans le 2^e livre des Martyrs d'Israël, on a cette scène où ceux qui refusent d'abjurer devant les païens sont mis à mort :

Au moment de rendre le dernier soupir, il [un Juif qui refuse d'abjurer] dit: «Scélérat que tu es, tu nous exclus de la vie présente, mais le roi du monde, parce que nous serons morts pour ses lois, nous ressuscitera pour une vie éternelle.» (2 M 7, 9).

Cette foi en la résurrection des morts va peu à peu devenir commune en Israël, au cours des derniers siècles avant le Christ. En tout cas, on peut dire qu'au temps de Jésus, la foi en la résurrection des morts est largement répandue dans le judaïsme. Cette foi en la résurrection est particulièrement présente dans le courant Pharisien, un groupe dont Jésus est très proche.

Ce n'est pas le cas chez les Sadducéens, qui constituent la caste sacerdotale. Ils s'en tiennent strictement à la Torah écrite et refusent la tradition orale. C'est pourquoi ils ne croient pas en la résurrection. On trouve plusieurs textes, dans le NT, qui évoquent cela. Ainsi, l'épisode où des Sadducéens interrogent Jésus sur la femme qui a épousé successivement 7 frères : après la résurrection des morts, du quel sera-t-elle l'épouse ? (Mt 22, 23 sq).

Il y a aussi cet épisode où saint Paul comparait devant le Sanhédrin, à la fin des Actes des Apôtres. Paul sait que l'assemblée est composée de Phariséens et de Sadducéens, et il parle ouvertement de la foi en la résurrection : Cette déclaration était à peine achevée qu'un conflit s'éleva entre Phariséens et Sadducéens et l'assemblée se divisa. Les Sadducéens, en effet, soutiennent qu'il n'y a ni résurrection, ni anges, ni esprits, tandis que les Phariséens en professent la réalité (Ac 23, 7-8).

7. Le Nouveau Testament

Il n'est pas exagéré de dire que le N. T. tout entier est articulé autour de la foi en la résurrection. Ainsi, tout ce que les évangiles nous rapportent de la vie de Jésus est marqué par la foi de Pâques, l'expérience et le témoignage du Ressuscité.

D'ailleurs, la proclamation de base de la primitive Eglise est très simple. C'est un cri (ce que l'on a appelé le « kérygme », c'est : « *Christ est ressuscité !* »

Jésus lui-même, lorsqu'il annonce sa passion et sa mort à ses disciples leur parle aussi de sa résurrection. Par exemple, en saint Marc : *Puis il commença à leur enseigner qu'il fallait que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, qu'il soit mis à mort et que, trois jours après, il ressuscite.* (Mc 8, 31).

D'autre part, dans son enseignement, Jésus ne parle pas de sa propre résurrection, mais il affirme clairement que **les morts** ressusciteront. C'est le cas dans la discussion avec les Sadducéens (que j'ai évoquée). Il la conclut ainsi : *Et pour ce qui est de la résurrection des morts, n'avez-vous pas lu la parole que Dieu vous a dite: Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob? Il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants.* (Mt 22, 31-32).

Enfin, de manière plus précise, Jésus promet la résurrection à **ceux qui auront cru** en lui. Je cite l'évangile de Jean : *Telle est en effet la volonté de mon Père: que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour.* (Jn 6, 40)

Mais c'est évidemment saint Paul qui va approfondir et déployer au maximum la réflexion sur la résurrection du Christ et sur la résurrection des morts. Toutes les lettres de Paul sont, d'une manière ou d'une autre, une proclamation du mystère pascal du Christ.

Pour formuler sa réflexion sur la résurrection des morts, Paul part des données de la Genèse. L'homme est tiré de la terre. Il est le « terreux », le « glébeux ». L'être humain, comme il l'écrit, porte en lui « *l'image du premier Adam* » (1 Co 15). Et, à ce titre, il est atteint par la sanction du péché. Ainsi, l'homme se dégrade peu à peu pour aboutir à la mort. Mais Paul évoque aussitôt le « nouvel Adam », le Christ, par qui une autre dynamique est à l'œuvre. Une dynamique invisible, qui contrarie celle de la dégradation et de la mort. Si bien que, même si, de manière visible, l'homme se consume et va vers la mort, en profondeur, il se construit et va vers la vie. Paul exprime cela en soulignant le contraste entre le premier Adam et le dernier Adam.

C'est ainsi qu'il est écrit: le premier homme Adam fut un être animal doué de vie, le dernier Adam est un être spirituel donnant la vie. (1 Co 15, 45)

Durrwell ne dit pas autre chose lorsqu'il écrit : « En l'homme, la résurrection est en chantier, car il possède aussi un autre ancêtre 'le dernier Adam' (le Christ) qui l'attire vers lui ».

III. RÉSURRECTION du CHRIST – NOTRE RÉSURRECTION

8. Un lien nécessaire

De manière très significative, saint Paul ne distingue pas vraiment la résurrection du Christ de la nôtre. Pour lui, il s'agit d'une seule et même réalité. La résurrection des morts est comme la conséquence nécessaire de celle de Jésus. Ainsi, par exemple dans 1 Corinthiens : *Dieu, qui a ressuscité le Seigneur, nous ressuscitera par sa puissance* (1 Co 6, 14) Et on trouve des affirmations semblables dans l'Épître aux Romains (8, 11), ou dans la 2^e aux Corinthiens (4, 14), etc.

On peut rappeler, à cet égard, l'affirmation très forte de la 1^{ère} lettre aux Corinthiens, que j'ai déjà évoquée : *S'il n'y a pas de résurrection des morts, le Christ non plus n'est pas ressuscité* (1 Co 15, 13). Et à partir du moment où l'on tient pour acquis qu'il existe un lien nécessaire entre notre résurrection et celle de Jésus, on peut inverser la proposition et dire : Si le Christ n'est pas ressuscité, il n'y a pas de résurrection des morts...

9. L'homme, une personne immortelle

Pour bien comprendre sur quoi s'appuie la foi en la résurrection, il faut dire un mot de la conception de l'homme dans la Révélation et dans la pensée biblique. C'est une question sur laquelle nous reviendrons lorsque nous parlerons de la résurrection « de la chair ».

A cet égard, nous sommes modelés (pour ne pas dire déformés) par la philosophie grecque qui a tellement influencé la pensée occidentale.

En simplifiant beaucoup, on peut dire que, dans la conception des philosophes de la Grèce antique, l'homme est composé de deux substances, deux réalités de base, si l'on veut. Il y a en l'homme une substance immatérielle et incorruptible, c'est l'âme – la seule qui ait une véritable valeur – et il y a une substance matérielle et corruptible, qui est le corps. Ce corps qui n'est au fond qu'un état dégradé du réel et qui est voué à disparaître. Dans cette conception dite « dualiste », les réalités matérielles (et donc le corps) sont vues comme négatives. Ainsi, dans l'anthropologie grecque, la mort libère l'âme du corps, dont elle était, en quelque sorte prisonnière. On a donc là une sorte d'immortalité « naturelle », une sorte de retour « automatique » à l'état de réalité. Et cette immortalité de l'âme est acquise sans qu'une intervention divine soit nécessaire.

Au contraire, dans la Révélation transmise par la Bible et développée dans la pensée juive, l'homme constitue un tout indissociable. Quand il meurt, il meurt tout entier, corps et âme. Et c'est Dieu seul, qui est son Créateur et qui l'a voulu immortel, qui peut le ramener à la vie.

Car, Dieu **est** le Dieu de la vie, le maître de la vie, et il veut que ses enfants vivent avec lui. C'est n'est pas autre chose que Jésus veut dire lorsqu'il affirme avec force aux Sadducéens qui ne croient pas à la résurrection : ... *Dieu n'est pas un Dieu de morts, mais de vivants. Tous, en effet, vivent pour lui* (Lc 20, 38).

Pourquoi en est-il ainsi ? Parce que Dieu a fait alliance avec les hommes. Et cette alliance est irrévocable. Elle n'est pas détruite par le péché. C'est pourquoi Dieu **veut** donner la vie à ses enfants, à ses créatures, et cela, bien qu'ils soient soumis à la loi de la mort.

C'est ce que Jésus exprime dans l'évangile de Jean : *La **volonté** de Celui qui m'a envoyé, c'est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite au dernier jour* (Jn 6, 39).

L'immortalité de Jésus est, bien sûr, liée à sa divinité, elle est liée à son être de Fils, à cette relation personnelle qui l'unit à son Père. Tel est aussi le fondement de l'immortalité de l'homme, qui est « créé en Christ » comme l'écrit Paul aux Colossiens (1, 16) : Lui (le Fils), est *premier-né de toute créature, car en lui tout a été créé, dans les cieux et sur la terre...*

Ce n'est donc pas l'existence d'une âme immatérielle qui fonde l'immortalité de l'homme, mais c'est sa relation personnelle à Dieu, une relation qui est nouée en Jésus Christ. Comme l'écrit le cardinal Ratzinger, « *l'idée chrétienne de l'immortalité procède essentiellement de la notion de Dieu : elle a un caractère dialogal* ».

Et donc, si l'homme est voué à la mort, il est cependant aussi voué à l'immortalité, à travers la résurrection, qui est l'œuvre de Dieu.

Pour le dire autrement, la clé de la résurrection est la relation, l'alliance entre Dieu et l'homme. Dieu fait de l'homme une personne, un être qu'il aime et qu'il met en relation avec lui. Or, selon la belle formule du philosophe Gabriel Marcel, « *aimer un être, c'est dire tu ne mourras pas !* » (Gabriel Marcel, *Le mystère de l'être*).

Pour conclure sur ce point, on peut dire qu'il est tout à fait légitime d'utiliser le mot « âme », qui est traditionnel dans le langage chrétien. Mais il faut éviter de le comprendre dans un sens dualiste. Il faut plutôt le prendre dans un sens large. L'âme, c'est tout ce qui fait la personne dans toute ce qu'elle a de plus unique, de plus essentiel, en particulier sa capacité d'entrer en relation avec les autres. Après la mort, l'âme appartient toujours à une personne et elle a toujours vocation d'animer un corps, mais c'est selon une réalité toute nouvelle, tout autre. (Nous y reviendrons).

10. Ressuscités dans le Christ et avec le Christ

Jésus **est** la résurrection en personne : *Je suis la résurrection et la vie* (Jn 11, 25). La résurrection de Jésus n'est pas seulement une étape. La résurrection de Jésus manifeste quelque chose d'éternel : l'engagement décisif et définitif de Dieu en faveur des hommes. Dieu investit toute sa puissance dans la résurrection de son Fils, en faveur de l'humanité.

Notre résurrection est donc l'œuvre de Dieu tout entier, elle est une œuvre trinitaire. Dieu, en tant qu'il est Père de Jésus, ressuscite son Fils. Le Fils de Dieu est, comme le dit saint Paul dans la 2^e aux Corinthiens, *ressuscité pour nous* (2 Co, 5, 15). Et cette œuvre s'accomplit dans la puissance de l'Esprit Saint. Saint Paul ramasse tout cela en une phrase, comme il en a le secret :

*Si l'Esprit de **Celui** qui a ressuscité **Jésus** d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels, par son **Esprit** qui habite en vous* (Rm 8, 11).

11. Une résurrection déjà commencée

Dieu a de la suite dans les idées... Comme l'écrit Durrwell, l'action créatrice de Dieu « *procède dans la continuité et non par saccades* ». La résurrection finale ne sera donc pas une nouveauté absolue, mais plutôt l'aboutissement d'un parcours tout entier inscrit dans le plan de Dieu.

Dès son entrée dans la vie, le chrétien entre dans le monde de la résurrection. Mais cette vie de ressuscité est encore, comme l'écrit Paul aux Colossiens, cachée en Dieu avec le Christ: *Vous êtes morts, en effet, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ, votre vie, paraîtra, alors vous aussi vous paraîtrez avec lui en pleine gloire* (Col 3, 3).

Dès son baptême, le chrétien commence à former un seul corps avec le Christ et il est entraîné, avec lui, dans la mort et la résurrection. C'est encore saint Paul qui le dit aux Colossiens : *Ensevelis avec lui dans le baptême, avec lui encore vous avez été ressuscités puisque vous avez cru en la force de Dieu qui l'a ressuscité des morts* (Col 2, 12).

Ensuite, par l'eucharistie, le chrétien est nourri du pain de la résurrection. Ce pain dont Jésus affirme : *Celui qui mange de ce pain ne mourra pas* (Jn 6, 50).

Enfin, la force de résurrection habite en nous par l'Esprit Saint qui nous est donné. Nous sommes ainsi dans cette situation intermédiaire : ressuscités en Christ et encore voués à la mort. Nous sommes dans la vie éternelle : déjà là, et cependant pas encore accomplie...

Dans le même sens, je voudrais citer un remarquable passage de saint Irénée : « *De même que le pain qui vient de la terre, après avoir reçu l'invocation de Dieu, n'est plus un pain ordinaire, mais l'eucharistie, constituée des deux choses, l'une terrestre, l'autre céleste, de même aussi nos corps qui participent à l'eucharistie ne sont plus corruptibles, puisqu'ils ont l'espérance de la résurrection* » (*Contre les hérésies*, 4, 18, 5).

A partir du moment où nous comprenons l'homme comme une personne qui est vouée, dans sa totalité, à la vie divine, la mort n'est plus seulement une réalité négative. Car la résurrection, autant que la mort, est inscrite dans la nature de l'homme. La résurrection des morts n'est donc pas un événement subit, mais l'achèvement d'un chemin de vie tracé dès l'origine.

12. La résurrection finale

Comme je l'ai dit, l'anthropologie biblique souligne l'unité de la personne, corps, âme et souffle divin. Si l'on tient cette conception de l'unité de la personne, la mort ouvre nécessairement une nouvelle vie corporelle, même si c'est sur un mode totalement nouveau (nous essayerons de voir de quoi il s'agit dans la partie consacrée à la « résurrection de la chair »). La mort est rupture avec la vie terrestre, mais elle n'est pas un appauvrissement de la

personne, ce qui serait le cas, s'il ne subsistait d'elle qu'une âme immatérielle. Comme l'écrit Durrwell : « *Malgré le péché, le plan de Dieu est créateur, il n'avance pas en dents de scie, où l'homme commencerait par être créé en son entièreté, puis se casserait dans la mort, pour survivre en une moitié de lui-même et finalement se retrouver de nouveau tout entier !* » Et Durrwell explicite cette idée par une image : « *Dès la terre, le fidèle est riche de sa résurrection future, comme un fruit est plein de son noyau. Le noyau se dégagera au moment de la mort...* »

Mais on peut se demander alors ce qu'apportera de plus la « résurrection finale », le Jour de l'avènement du Christ, lorsqu'il sera *tout en tous* (1 Co 15, 28) ?

Depuis son origine, l'Eglise croit et attend une manifestation du Christ au terme de l'histoire, ce que l'on appelle la Parousie. Et la tradition de l'Eglise situe là le moment où la puissance de la résurrection se déploiera pleinement.

Sur cet événement final, la Bible utilise un langage imagé, suggestif, allégorique... Et, bien souvent, les Ecritures formulent les choses de manière paradoxale. Ainsi, par exemple, dans l'évangile de Jean, lorsque Jésus affirme : *L'heure vient, et c'est maintenant, où les morts entendront la voix du Fils de l'Homme, et ceux qui auront entendu vivront* (Jn 5, 25). On a, tout ensemble, des verbes au futur : « l'heure vient (c'est-à-dire **viendra**)... ceux qui ont entendu **vivront** » et un adverbe qui impose le présent : « **maintenant** ». On voit que nos notions du temps et de l'espace sont mises à mal.

C'est dire qu'il s'agit d'un mystère dont les concepts humains ne réussissent pas à rendre compte. Comment d'ailleurs pourrait-on se représenter *ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce que Dieu a préparé pour ceux qu'il aime* (1 Co 2, 9) ?

De fait, même si notre résurrection est déjà commencée et si elle se concrétise d'une certaine manière au moment de notre mort, elle n'est cependant pas encore achevée. Elle ne le sera qu'au moment où Dieu sera tout en tous. Nous sommes encore séparés des êtres chers qui sont morts, et, eux aussi, sont dans l'attente de ceux qu'ils aiment. Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus a bien su exprimer cette attente, en disant que son bonheur ne pourra pas être complet avant la résurrection finale. « *Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre... Je ne veux pas me reposer tant qu'il y aura des âmes à sauver... Mais lorsque l'ange aura dit : 'le temps n'est plus', alors je me reposerai, parce que le nombre des élus sera complet* ».

Au fond, la béatitude de chacun est conditionnée par la béatitude de tous. C'est seulement avec l'humanité entière que l'homme arrivera à la plénitude de son humanité.

Et la Vierge Marie, direz-vous ? Elle dont l'Eglise proclame l'Assomption, corps et âme auprès de Dieu. Voici comment Durrwell répond à cette question : « *L'Eglise catholique professe que la mère du Christ a accédé, dès la fin de sa vie, à la plénitude du salut. Car elle a été associée au Christ selon la totalité de la grâce accordée à l'Eglise. Elle en est la synthèse : le mystère de l'Eglise, en toute son histoire, se trouve résumé et personnalisé en elle* ». Et Durrwell conclut, sur cette question de la résurrection finale : « *En Jésus seulement et en sa mère, le mystère de la résurrection est pleinement accompli. En Christ en tant que source pour tous, en Marie en tant que plénitude comblée. En eux seuls, le temps du salut est au zénith. Les hommes sont en route, le Christ et Marie ne le sont plus...* »

IV. RÉSURRECTION de la « CHAIR »

13. La « chair » ?

Alors que le Credo de Nicée-Constantinople parle de « la résurrection des morts », le Symbole des Apôtres parle de résurrection de la « chair ». C'est un mot très fort, et nous avons du mal à faire abstraction des images que nous suggère ce terme. Dans le langage courant, c'est un mot très cru : c'est presque un équivalent de « la viande »...

Ce qui complique les choses c'est que, même dans le langage biblique, ce mot comporte au moins deux sens différents.

* Fondamentalement le mot « chair » désigne la personne humaine, dans sa condition naturelle, avec tout ce que cela comporte d'ambiguïté. C'est la créature humaine, à la fois comblée de biens par le Créateur, et marquée par la fragilité et la mortalité. On pourrait dire que la « chair », c'est la nature humaine blessée et livrée à ses propres forces. C'est le plus souvent dans ce sens que l'A.T. utilise le mot « chair ». Mais on le trouve également avec un sens analogue dans le N.T. Ainsi, par exemple lorsque Jésus, après la confession de foi de Pierre, à Césarée, lui déclare : *Ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela...* (Mt 16, 17). Autrement dit, ce ne sont pas tes capacités humaines naturelles... C'est aussi dans ce sens que Paul dira de Jésus qu'il est *issu, selon la chair, de la lignée de David* (Rm 1, 3).

* Mais on trouve une autre acception du mot chair, principalement chez saint Paul. Il l'utilise alors pour désigner la condition humaine, non seulement dans sa fragilité, mais dans la mesure où elle est soumise à l'emprise du péché et esclave des fausses valeurs du monde. Ainsi lorsque Paul dit : *par la chair, je suis assujetti à la loi du péché* (Rm 7, 25). Attention, contrairement à ce que pensent beaucoup, ce que Paul désigne ainsi, ce n'est pas le corps, par opposition à l'âme. Non, c'est la personne tout entière, corps, âme, esprit, dans la mesure où elle se laisse conduire par le péché. Saint Paul développe une antithèse « chair-Esprit ». Il exhorte les chrétiens à ne plus vivre selon la chair (c'est-à-dire en se laissant dominer par le péché et les fausses valeurs du monde), mais selon l'Esprit, c'est-à-dire en se laissant conduire par la force de vie qui a ressuscité Jésus. Je cite à nouveau le chapitre 8 de l'Épître aux Romains :

... vous n'êtes pas sous l'empire de la chair mais de l'Esprit... Et si l'esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels, par son Esprit qui habite en vous (Rm 8, 9.11).

14. L'essence de la personne

Alors, quand nous parlons de « résurrection de la chair », dans quel sens devons-nous comprendre ce mot ? Ce n'est certainement pas dans le sens que je viens d'évoquer, celui qu'utilise saint Paul pour parler de la nature humaine « assujettie à la loi du péché ». Mais le premier sens, celui de la condition humaine marquée par la fragilité et la mortalité, n'est sans doute pas non plus tout à fait adéquat. D'ailleurs, lorsque Paul déclare : *La chair et le sang ne peuvent hériter du Royaume de Dieu* (1 Co 15, 50), il fait allusion à cette condition humaine fragile. Mais alors, de quelle chair parlons-nous lorsque nous disons « Je crois à la résurrection de la chair » ?

Il me semble que nous pouvons trouver une piste de compréhension intéressante dans une parole de Jésus. C'est une parole qui se trouve au chapitre 6 de l'évangile de Jean, dans ce qu'il est convenu d'appeler le discours du Pain de vie. Jésus y parle de « manger sa chair et boire son sang » : *le pain que je donnerai, c'est ma chair, donnée pour que le monde ait la vie* (Jn 6, 51).

Quelques versets plus loin, Jésus reprend cette expression et la met directement en relation avec la résurrection : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour* (Jn 6, 54).

Nous savons que, dans ce texte, Jésus évoque et annonce l'eucharistie. Et, en parlant de sa chair et de son sang, Jésus rappelle le réalisme de son incarnation. Il fait comprendre que cette chair humaine fragile, que le Fils de Dieu a assumée, est présente dans le pain eucharistique, mais que cette chair est aussi transfigurée par sa résurrection. Cette « chair » que nous mangeons, c'est, sous la forme du sacrement, la personne tout entière de Jésus, vrai homme et vrai Dieu.

Ainsi, nous pouvons comprendre que la « chair » qui est appelée à ressusciter, c'est ce qui fait l'essence de la personne, ce en quoi elle est unique. En outre, nous comprenons aussi que la dimension corporelle – non pas physique, mais relationnelle – doit, d'une manière ou d'une autre, faire partie de cette « chair » ressuscitée.

Donc, c'est dans ce qui fait la profondeur et la dignité de sa personne que l'homme ressuscite, en particulier dans ce qui fait de lui un être de relations.

15. Corps spirituel

Comme nous l'avons vu, notre résurrection n'est pas séparable de la résurrection du Christ. Or, L'Esprit Saint y joue un rôle essentiel. Selon l'affirmation capitale de saint Paul, dans Rm 8, 11, Dieu a ressuscité Jésus par l'Esprit Saint. Transformé par l'Esprit Saint, Jésus est élevé auprès du Père en tout son être. Comme l'écrit Durwell : « *Cet homme est pleinement Dieu* », et il l'est en tant que Fils. Ainsi, la résurrection de Jésus dans l'Esprit Saint consacre à la fois sa divinité et sa filiation. C'est en nous donnant part à cette filiation divine que Dieu « transfigurera notre corps de misère pour le rendre semblable à son corps de gloire » (Ph 3, 21).

Un passage de la 1^{ère} lettre aux Corinthiens résume ce passage de la chair fragile qui est notre condition actuelle, à la chair de résurrection :

*Semé corruptible, le corps ressuscite incorruptible ; semé méprisable, il ressuscite éclatant de gloire ; semé dans la faiblesse, il ressuscite plein de force ; semé corps psychique, il ressuscite **corps spirituel*** (1 Co 15, 42-44).

Cette dernière antithèse – corps psychique / corps spirituel – dit l'essentiel. Par corps psychique, Paul désigne le corps doté de ses seules facultés naturelles et voué à la mort. C'est le terme qu'utilise la version grecque de l'AT (la Septante) dans le récit de la Création. En parlant de l'homme, semé « corps psychique et ressuscité corps spirituel », Paul signifie que celui qui était terrestre, le « terreux », Adam, est transformé par l'Esprit Saint et qu'il ressuscite « céleste », c'est-à-dire élevé à la vie divine, ou, pour employer la terminologie des Pères grecs, **divinisé**.

V. Le JUGEMENT

16. Des images inquiétantes

Nous avons tous en mémoire les yeux les représentations du Jugement dernier, sur le tympan des cathédrales, ou bien la fresque de Michel-Ange à la Chapelle Sixtine. On y voit la balance qui pèse l'âme des morts et qui envoie les élus vers le paradis et les réprouvés vers l'enfer, où, au milieu de la fournaise, l'attendent des diables armés de fourches. Et c'est vrai que, pendant des siècles, le mot « jugement » a été associé à toutes sortes d'images plus inquiétantes ou terrifiantes les unes que les autres.

Il est vrai que l'on prenait facilement au pied de la lettre les passages de l'Évangile où Jésus parle du « feu qui ne s'éteint pas » ou des « pleurs et grincements de dents ». Mais ces paroles, généralement liées à des paraboles, jouent plutôt le rôle d'un aiguillon pour la

conversion. Et la conversion, nous le savons, consiste à se détourner de soi pour se tourner vers le Sauveur. C'est une la remise de soi, dans la foi, entre les mains du Seigneur Jésus.

17. Un juge qui prend sur lui la condamnation

Lorsque nous réfléchissons au jugement de Dieu, il vaut mieux laisser de côté les images redoutables ou terrifiantes. Il vaut mieux aussi oublier le caractère implacable de la justice humaine, qui s'exerce surtout en condamnant. La justice de Dieu est autre, et son jugement est inattendu.

Celui qui nous juge, c'est le Christ ressuscité. Dans un discours que rapportent les Actes des Apôtres, Pierre déclare que c'est le Christ *que Dieu a désigné comme juge des vivants et des morts* (Ac 10, 42).

Et Jésus lui-même précise en quel sens consiste ce jugement qui lui est confié par le Père : Il déclare : *Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui* (Jn 3, 17). Il faut entendre ici « juger le monde » dans le sens de « condamner »...

Enfin, il y a cette affirmation très forte de saint Paul, qui nous dit que ce Fils *a été livré pour nos fautes et est ressuscité pour notre justification* (Rm 4, 25).

Autrement dit, celui qui nous juge, le Christ, ne porte pas un jugement de condamnation, mais de salut (il est venu « pour que le monde soit sauvé par lui »). Et, en plus, nous sommes jugés par un juge qui a donné sa vie pour l'expiation de nos péchés : il a été - *livré pour nos fautes* .

C'est pourquoi le jugement de Dieu, qu'il prononce en son Fils, est un pardon, une « justification » - *il est ressuscité pour notre justification* -. Le Christ rédempteur est un juge qui nous rend justes.

18. Vérité et espérance

Le jugement n'est pas autre chose que la vérité de Dieu qui se révèle pleinement lorsque nous paraissions en sa présence. C'est une lumière de vérité qui est projetée sur notre vie et qui éclaire ce qu'elle a comporté de bien et de mal. Mais cette lumière ne nous détruit pas, c'est une lumière qui nous révèle l'immense générosité de Dieu, une générosité qui se déploie dans le salut.

Ainsi, le jugement n'est pas tellement une étape que nous devons craindre, mais plutôt une rencontre que nous pouvons espérer. Comme le dit saint Paul : *Nous attendons fermement ce que la justification nous fait espérer* (Ga 5, 5). Notre espérance repose sur la justification que nous donne le Christ. Ainsi une note de la TOB sur ce verset Ga 5, 5, précise qu'il faut lire, littéralement, « *nous attendons l'espérance de la justice* », ce qui « *désigne le don gratuit que le croyant reçoit du Christ* », à savoir le Royaume de Dieu.

19. Une justice qui sauve gratuitement

Ainsi, le jugement de Dieu consiste à rendre juste (à justifier) celui qui donne sa foi au Christ. Selon saint Paul, ainsi s'explique la patience de Dieu. Il détourne sa justice sur lui-même, en la personne de son Fils : *C'est lui que Dieu a destiné à servir d'expiation par son sang, par le moyen de la foi, pour montrer ce qu'était sa justice (...). Il montre sa justice dans le temps présent, afin d'être juste et de justifier celui qui vit de la foi en Jésus* (Rm 3, 26). Ici encore, on peut se référer à une note de la TOB : « *Paul affirme que, dans le passé, Dieu retenait sa colère et laissait les péchés impunis. Cette patience n'avait de sens qu'en vue du pardon définitif dans le Christ. Maintenant, cette justice est pleinement manifestée dans la croix du Christ par laquelle Dieu justifie par grâce l'homme pécheur* ».

Sur ce point, Durrwell conclut en soulignant la totale gratuité du salut de Dieu : « *Une telle justice ne dépend que d'elle-même et de l'accueil qu'on lui donne (...) Elle ne s'exerce ni dans une récompense que l'homme pourrait revendiquer comme un dû, ni dans la punition méritée par le péché. Elle est gratuite, souveraine, salvatrice. Elle se communique, elle rend juste. Il est vrai, celui qui refuserait cette justice qui ne condamne pas, se trouverait condamné : il se placerait hors de la justice* ».

Finalement, donc, comment pourrions-nous craindre un juge qui est notre défenseur (Paraclet) et qui a donné sa vie pour nous afin de prendre sur lui notre condamnation ? Ainsi, la crainte du Seigneur (qui est un des dons du Saint-Esprit) consiste à mettre notre espoir en lui et à ne pas refuser sa miséricorde.

20. Jugement particulier et jugement dernier

Classiquement, la théologie catholique distingue un « jugement particulier », que le Christ porte sur chaque homme au moment de sa mort, et un « jugement dernier » ou « jugement universel » qui doit advenir à la fin des temps. On peut mettre ces deux « étapes » du jugement en parallèle avec ce qui a été dit de la résurrection. La résurrection de chacun ne recevra en effet son achèvement que le jour où le Christ « sera tout en tous »...

Mais plusieurs théologiens soulignent combien cette distinction, si elle est utile du point de vue conceptuel, est en même temps quelque peu artificielle. Parler de résurrection et parler de jugement, c'est, en effet, aborder des situations qui se situent hors du temps et de l'espace tels que nous les connaissons. Or, le domaine de Dieu, le Royaume, ce que nous appelons « le ciel » se trouvent en dehors de l'espace et du temps. Et cela, nous ne sommes pas capables de le concevoir. Comment pourrions-nous nous figurer des réalités qui se mesurent en termes d'infini ?

Aujourd'hui, les savants qui réfléchissent sur l'origine de notre univers essayent de remonter jusqu'au « point zéro » du « big bang ». Mais ils rencontrent une limite infranchissable au-delà de laquelle les lois physiques connues ne s'appliquent plus : c'est un instant extraordinairement court, de 10^{-43} secondes (le « temps de Planck », du nom du théoricien de la mécanique quantique). Cet instant est défini comme une « singularité », c'est-à-dire un point de l'espace-temps où les valeurs deviennent infinies. Alors, même si la comparaison est boiteuse, je dirais que la résurrection et le jugement sont, par rapport à notre expérience historique du temps et de l'espace, une « singularité », une réalité qui échappe à toutes nos mesures... Bien sûr, on peut aussi, comme le font certains, parler d'un « autre espace-temps », mais alors on parle de toute façon de quelque chose qui échappe totalement à nos concepts et à notre compréhension.

François-Xavier Durrwell soutient qu'il n'y a pas lieu de distinguer **effectivement** le jugement particulier et le jugement dernier, même si on peut les distinguer d'un point de vue théorique. Il relève d'ailleurs différents textes, dans la Bible et dans la Tradition de l'Eglise, qui fournissent un appui à sa thèse :

- Il y a notamment ce texte que j'ai déjà évoqué, dans l'évangile de Jean. Cela se passe après la guérison du paralytique à la piscine de Bethzatha. Jésus déclare : *Comme le Père, en effet, relève les morts et les fait vivre, le Fils lui aussi fait vivre qui il veut. Le Père ne juge personne, il a remis tout jugement au Fils... En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole et croit en celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle ; il ne vient pas en jugement, mais il est passé de la mort à la vie... l'heure vient – et maintenant elle est là – où les morts entendront la voix du Fils de Dieu et ceux qui l'auront entendue vivront...* (Jn 5, 21-25). L'heure dont parle Jésus est, bien sûr, celle de sa Pâque (mort-résurrection), mais cette « heure » est aussi hors du temps et de l'espace, c'est la rencontre du temps avec l'éternité de Dieu, ou plutôt le surgissement de l'éternité de Dieu dans notre espace-temps.

- Par ailleurs, on peut lire ceci chez saint Jérôme: « *Le Jour du Seigneur, c'est le jugement aussi bien que le jour où chacun quitte son corps. Ce qui adviendra pour tous au jour du jugement, s'accomplit en chacun au jour de sa mort* ». (Sur le prophète Joël, 2).

Je note que le Cardinal Ratzinger a contesté une telle approche. Dans son livre intitulé *La mort et l'au-delà* (1977), il estime que l'on ne peut pas vraiment soutenir la thèse qui situe la résurrection au moment de la mort. Il s'appuie notamment sur certaines expressions bibliques telles que « le sommeil de la mort », pour justifier l'existence d'un « temps intermédiaire » entre la mort et la résurrection. Mais il est bien conscient du problème que pose la coexistence du temps (notre histoire) et de l'éternité qui est hors du temps, c'est pourquoi il parle d'une « autre forme de temporalité »...

A partir de ce genre de controverse, on voit bien à quelles limites se heurte la pensée humaine. Le même cardinal Ratzinger l'exprime très bien en conclusion du chapitre en question : « *Concernant la vie future, nous pouvons, à partir du temps présent, extrapoler par intuition et dire qu'elle existe, **qu'elle est** (...) En revanche, **ce qu'est** cette vie nouvelle, sa nature, reste entièrement hors de portée de notre expérience et donc, de notre point de vue, purement et simplement inconnaissable* » (p. 167).

21. Critères du jugement

Il y a, dans l'Évangile, quelques grands textes sur le jugement. On pense tout particulièrement à Mt 25 : *Venez, les bénis de mon Père... J'ai eu faim... j'ai eu soif, j'étais un étranger... chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits, qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait... Allez-vous en loin de moi, maudits... chaque fois que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces petits, à moi non plus vous ne l'avez pas fait...*

Dans la bouche de Jésus, ces paroles sont évidemment une mise en garde solennelle, une puissante exhortation à la conversion. C'est un appel à prendre le chemin de la charité fraternelle. En même temps, il n'est pas difficile de comprendre qu'un tri pur et simple entre « brebis » et « chèvres », entre « bons » et « mauvais » est impossible. Qui pourra dire qu'il a, **toujours**, donné à manger à celui qui a faim, visité le malade, accueilli l'étranger ? Et à qui pourra-t-on dire qu'il ne l'a **jamais** fait ?

Une remarque, d'ailleurs, au sujet de ces textes « menaçants ». Elle est formulée par le grand théologien suisse Hans Urs von Balthasar, dans un de ses derniers ouvrages (1987) : *Espérer pour tous* (dont nous aurons à reparler). Il observe que les « *paroles de menace sont prononcées avant tout par le Jésus pré-pascal, tandis que les affirmations universalistes* (c'est-à-dire celles qui donnent une extension plus universelle au salut de Dieu) *l'ont été plutôt après la rédemption par la Croix, (surtout chez Paul et Jean)*» Et il s'en explique : « *Le Jésus pré-pascal vit pour son 'heure', l'heure où son échec terrestre sera transformé en 'victoire plénière sur le monde' (...) c'est alors seulement que les disciples, et, à leur suite l'Eglise, pourront comprendre cette parole (...) les paroles et les actes du Jésus pré-pascal ne sont nullement dépréciés, ils sont au contraire remis à leur juste place dans la totalité que forme la Parole de Dieu* » (p. 17).

En fait, le seul à pouvoir affronter le jugement est Jésus, **Le Juste**, l'Agneau de Dieu... C'est lui qui porte le péché du monde et c'est abrités derrière lui que nous pourrions entrer dans le Royaume. Aucune œuvre humaine (donner à manger, vêtir ceux qui sont nus, accueillir l'étranger...) n'est proportionnelle à la grâce de Dieu, c'est pourquoi la justice de Dieu est pure grâce en son Fils, elle est gratuite.

Cela dit, nos œuvres bonnes sont le signe de notre ouverture à la grâce, même si ce ne sont pas elles qui nous valent le salut. Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus dit : « *Je paraîtrai devant*

Dieu les mains vides ». Et, dans une lettre, elle écrit : « *Mériter ne consiste pas à faire ni à donner beaucoup, mais plutôt à recevoir, à aimer beaucoup* ».

Durrwell conclut : « *Le jugement dernier est l'irruption de la sainteté créatrice de Dieu dans l'homme qui, à travers la vie et dans la mort, s'est ouvert à la puissance de l'Esprit Saint. Trois événements sont annoncés pour la fin : la parousie du Christ, la résurrection des morts, le jugement. LES TROIS NE FONT QU'UN : le Christ qui vient en personne, la résurrection et le jugement. En paraissant, il prend les hommes en sa communion : lorsqu'il paraîtra, nous lui serons semblables (1Jn 3, 2). C'est ainsi qu'il jugera* ».

VI. ENFER, PURGATOIRE, PARADIS

S'il y a un domaine dans lequel l'imagination et les représentations les plus fantastiques se sont donné libre cours, c'est bien dans celui du paradis et, surtout, de l'enfer... A travers ces représentations et images, on perçoit notre difficulté à faire abstraction de notre expérience du temps et de l'espace. Si bien que beaucoup de chrétiens imaginent le paradis et l'enfer comme des lieux, qui ont leur décor et leur ambiance. Tandis que pour le purgatoire, on imagine sans doute aussi un lieu, mais surtout une durée, du temps qui s'écoule...

Or, paradis, purgatoire, enfer ne sont pas à comprendre comme des lieux, ni des temps, mais comme des relations (ou, dans le cas de l'enfer, une absence de relations). Dans le livre que j'ai déjà cité (*La mort et l'au-delà*), le cardinal Ratzinger insiste sur ce qu'il appelle le « caractère dialogal » de l'immortalité dans la conception chrétienne. « *Parce que, explique-t-il, Dieu est le Dieu des vivants et appelle l'homme, sa créature, par son nom (...) Ce n'est pas à partir d'une existence individuelle isolée (...) que s'explique la vie éternelle, mais à partir de l'état relationnel constitutif de l'homme* » (p. 164). Rappelons-nous ce qui avait été dit à propos de la résurrection et comment Durrwell, notamment comprend la résurrection de la chair : « *l'homme appartient au monde de la résurrection en toute la noblesse de sa nature corporelle **relationnelle*** ».

22. Enfer

D'emblée, on peut dire que l'enfer consiste en une totale absence de Dieu, une séparation absolue d'avec son Royaume. Une telle situation peut-elle être « voulue » par Dieu ? Dieu nous a créés pour être en relation avec lui, comme des enfants avec leur Père. Comment pourrait-il être le créateur de ce qui est comme la négation de son amour. Comme le dit Durwell, « *l'enfer est le non-voulu de Dieu* ». Cela dit, il faut aussi admettre que, dans sa liberté, l'homme peut, au moins en théorie, refuser absolument la relation avec Dieu et la vie filiale qui lui est offerte.

Il faut prendre au sérieux la liberté de l'homme, et c'est ce que fait Dieu lui-même. Fabrice Hadjadj écrit : « *L'enfer est très précisément le lieu de la tolérance divine : Dieu s'y incline devant celui qui refuse librement et sciemment sa grâce* » (26).

Mais comment comprendre, théologiquement, l'enfer ? Je cite à nouveau Durwell : « *La volonté de Dieu est inscrite dans le Christ mort pour tous (...) La croix de Jésus apporte la justification, elle s'oppose à la condamnation (...) Mais l'homme, en s'opposant à l'amour auquel il est appelé, se retranche dans un domaine dont l'amour est absent. Il s'installe hors du Dieu d'amour...* » C'est cette opposition à l'amour de Dieu ou ce refus de l'amour que visent les textes de l'Écriture qui évoquent la « colère de Dieu ». Ainsi, le fait que des hommes soient (ou seraient) en enfer n'affecte en rien la perfection de l'amour de Dieu. « *Parce que l'amour crée pour aimer et être aimé, il suscite, contre sa volonté, l'enfer au cœur de celui qui refuse l'amour* ».

En définitive, l'enfer n'a pas de sens dans le plan de Dieu. Il est, dit Durrwell « absurde ». Cela dit, l'Eglise affirme son existence et son caractère éternel. Mais elle précise également que « Dieu ne prédestine personne à aller en enfer. Il faut pour cela une aversion volontaire de Dieu (un péché mortel), et y persister jusqu'à la fin. » (CEC 1037). En outre, rappelle H. U. von Balthasar « l'Eglise, qui a proclamé saints tant d'hommes et de femmes, ne s'est jamais exprimée sur la perte d'un seul d'entre eux. Pas même sur celle de Judas qui a été, peu ou prou, le prototype de ce dont tous les pécheurs sont coupables. Qui peut savoir ce qu'a été le repentir qui a saisi Judas lorsqu'il vit Jésus condamné ? »

Il faut dire aussi un mot sur Satan, l'Adversaire, auquel l'enfer fait immédiatement penser. Il existe, à ce propos une curiosité malsaine. On est étonné de s'entendre parfois demander : « Est-ce que vous croyez au diable ? ». « Croire » au diable ? Aucun mot ne pourrait être moins adéquat. Il n'est même pas sain de chercher à le « connaître ». Comme l'écrit H.U. von Balthasar, qui cite K. Barth « Le faisceau de la révélation éclaire avant tout l'homme : qu'il lui suffise de savoir que dans la pénombre de sa périphérie prolifère réellement le satanique » Et il ajoute : « On ne **doit** pas élaborer une démonologie, car l'homme n'a pas à scruter avec curiosité les ténèbres de l'enfer, mais à lever les yeux vers le Dieu rédempteur pour lui rendre grâces » (*Espérer pour tous*, p. 132). Enfin, Balthasar souligne que s'il existe bien un être satanique, on ne peut à proprement parler lui appliquer la notion de personne, puisque cette notion suppose une relation positive à une autre personne. Ratzinger parle à son sujet de « non-personne (*Unperson*) ». Le propre de l'Adversaire est de se présenter sans visage, incognito...

Nous reviendrons sur la question de l'enfer dans notre dernier chapitre : « Espérer pour tous ». En attendant, on peut évoquer une intéressante notation du cardinal Ratzinger. « Dans l'histoire des saints, surtout de ces derniers siècles, chez Jean de la Croix, dans la spiritualité du Carmel et avant tout chez Thérèse de Lisieux, le mot « enfer » a pris une signification toute nouvelle (...) Pour eux, l'enfer est moins une menace qu'ils brandissent contre les autres qu'un appel à souffrir, dans la nuit obscure de la foi, la communion avec le Christ (...) [Ils cherchent] à approcher la lumière du Seigneur parce qu'ils partagent ses ténèbres et servent le salut du monde en oubliant leur propre salut au profit des autres. » (p. 226).

On peut penser aussi à la parole que saint Silouane du Mont Athos a entendue, de la part du Seigneur, lorsqu'il vivait une profonde nuit spirituelle : « Tiens-toi dans ton enfer et ne désespère pas ».

23. Purgatoire

Aucune personne, même la plus juste et la plus vertueuse, n'est jamais parfaitement et totalement purifiée de toute trace de mal et de péché. Or, comme l'écrit saint Jean dans la 1^{ère} lettre, Dieu est lumière et, en lui, il n'y a pas trace de ténèbres (1Jn 1, 5). Autrement dit, il n'y a pas place, en Dieu, pour la moindre réalité mauvaise. Et de son côté, saint Paul affirme que **tout** disparaîtra, sauf l'amour.

Par conséquent, on comprend que l'entrée dans la vie divine ne peut se faire qu'au prix d'une purification radicale. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre le purgatoire. Selon Ratzinger, « ce n'est pas une sorte de camp de concentration dans l'au-delà, où l'homme devrait subir des châtiments qui lui seraient imposés (...) C'est plutôt le processus interne et nécessaire de transformation de l'homme, par lequel ce dernier devient capable du Christ, capable de Dieu et capable de s'unir à toute la *communio sanctorum* » (p. 239)

C'est dans cette optique également qu'il faut comprendre la phrase de Christian Bobin que j'ai mise en exergue de ces exposés : « Dans la mort, le chemin devient d'un seul coup si étroit que, pour passer, l'on doit se laisser tout entier. »

Ainsi, le purgatoire n'est pas un lieu ou un espace. On y est plongé par communion au Christ. Dans le chapitre de la 1^{ère} aux Corinthiens consacré à la résurrection, Saint Paul parle d'un feu. On peut, légitimement, y voir une expression de ce que nous appelons purgatoire.

Que l'on bâtisse sur ce fondement [le Christ] avec de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, du bois, du foin ou de la paille, l'œuvre de chacun sera mise en évidence. Le jour du jugement la fera connaître, car il se manifeste par un feu, et le feu prouvera ce que vaut l'œuvre de chacun. Celui dont la construction subsistera recevra un salaire. Celui dont l'œuvre sera consumée en sera privé ; lui-même sera sauvé, mais comme on l'est à travers le feu (1 Co 3, 12-15).

Ce feu est le feu de l'Esprit, le feu de l'amour. Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus le dit en forme de poésie : *« Afin de pouvoir contempler ta gloire / Il faut, je le sais, passer par le feu. / Et moi je choisis pour mon purgatoire / Ton Amour brûlant, ô cœur de mon Dieu ».*

Et Ratzinger ajoute : *« L'assentiment capital de la foi sauve, mais cette décision essentielle est chez la plupart d'entre nous recouverte très réellement de beaucoup de foin, de bois et de paille (...) L'homme bénéficie de la miséricorde, mais il doit être transformé. La rencontre avec le Seigneur constitue cette transformation, ce feu qui, en brûlant, le métamorphose en cet être sans scorie qui peut devenir le vaisseau d'une joie éternelle »* (p. 239). Ainsi, l'homme cesse d'être pécheur lorsqu'il consent à la grâce qui le purifie.

Comme je l'ai suggéré, tout, en un certain sens, se passe au moment de la mort, du moment où nous quittons l'espace-temps (ou du moins nous entrons dans une autre temporalité) : rencontre du Christ, jugement, résurrection, purgatoire... Selon Durrwell, *« c'est en sa mort que l'homme entre en union avec le Christ en sa Pâque ; c'est donc dans la mort même que l'homme est purifié dans le Christ et l'Esprit Saint »* (70).

Pourtant, selon une tradition très ancienne, l'Eglise prie pour les défunts, ou comme certains disent volontiers, « pour les âmes du purgatoire ». Cette intercession est une manière de mettre en œuvre la communion des saints. Cette intercession pour les défunts, est un mystère de communion par lequel le Christ partage avec son Eglise le jugement de miséricorde et de justification qu'il exerce sur les défunts.

C'est le mystère du corps du Christ qui est à l'œuvre dans la prière pour les défunts. Car, rencontrer le Christ, c'est être mis en présence de tout son corps. Le cardinal Ratzinger écrit : *« L'amour de substitution est une donnée chrétienne capitale, et la doctrine du purgatoire dit que cet amour ignore les frontières de la mort ».* Et Durwell : quand l'Eglise prie pour les défunts, *« elle enveloppe ses défunts dans les plis de la charité, en laquelle ils naissent au ciel »* (76).

Enfin, voici la manière, poétique elle aussi, dont John Henry Newman évoque l'expérience du purgatoire. C'est un passage de son poème *Le songe de Géronte* :

*« Quand tu verras ton Juge – si tel est ton sort –
Sa présence allumera dans ton cœur
Des pensées toutes de tendresse, de grâce et de
vénération.*

*Tu te sentiras défaillir d'amour et tu t'affligeras sur Lui,
Parce que tu ne pourras t'empêcher de prendre en pitié Celui
Qui, toute douceur, s'est mis Lui-même
Dans une posture si désavantageuse que d'être traité
Avec tant de vilénie par un être aussi vil que toi.
Il y a une imploration dans ses yeux pensifs
Qui te transpercera jusqu'au vif et te plongera dans le trouble.
Et tu te haïras, tu auras le dégoût de toi-même, car bien que
Maintenant sans péché, tu sentiras que tu as péché jadis,*

*Comme jamais tu ne l'avais senti auparavant ;
Et tu désireras fuir et te dérober à Sa vue,
Et cependant tu éprouveras l'ardent désir de vivre
Dans la beauté de Son visage... »*

24. Paradis

Le mot **Paradis** n'est utilisé qu'une seule fois dans les évangiles. Et c'est par Jésus en croix que ce mot est prononcé. Le Bon larron, crucifié à ses côtés, le prie : *Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras inaugurer ton règne*. Et Jésus lui répond : *Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le Paradis*. (Lc 23, 43). En méditant ces paroles, on comprend qu'il y a un lien profond entre la Pâque du Christ et notre accès au Ciel.

C'est parce que le Fils de Dieu s'est fait homme « *qu'il a donné à l'être humain une place dans l'être de Dieu* » (Ratzinger, p. 242). Être au Ciel, être au Paradis, c'est être, avec le Christ. C'est être en état d'offrande au Père, en état d'adoration : ce que la théologie classique appelle la « vision béatifique ». Être dans le Christ, c'est aussi être associé à tous ceux qui, ensemble, constituent son corps. Comme l'écrit Ratzinger : « *Le ciel ignore l'isolement ; il est la communauté ouverte des saints, et donc aussi l'accomplissement de toute communication entre humains...* » (p. 243).

Parler du Ciel ou du Paradis, c'est aussi parler de *la terre nouvelle et des cieux nouveaux*, ou encore de la *Jérusalem céleste*, dont parle l'Apocalypse. Le ciel est cette réalité finale, cet achèvement de la Création, dans laquelle l'amour irrévocable de Dieu se trouve enfin accompli. C'est l'univers entier récapitulé dans le Christ.

L'Écriture emploie diverses images pour exprimer la béatitude du ciel : un banquet, des noces, des épousailles. Toutes sont évidemment insuffisantes pour exprimer l'inexprimable. Elles peuvent seulement nous orienter selon la méthode de l'analogie, qui consiste à appliquer à Dieu ou à son Royaume des caractéristiques humaines ou terrestres, mais en les portant à une puissance infinie. Jésus lui-même utilise fréquemment cette méthode : il part d'un point de comparaison tiré de l'expérience humaine (p. ex. « si vous savez donner de bonnes choses à vos enfants », il ajoute : « alors *combien plus* votre Père... »).

C'est ici l'occasion de rappeler que vie éternelle ne veut pas dire : la vie « qui dure longtemps » - Sinon, on serait dans la logique comique de Woody Allen : « L'éternité, ça dure très longtemps, surtout vers la fin... ». Pourtant, reconnaissons que c'est assez naturellement notre manière de comprendre les choses. Comme je l'ai déjà dit, en Dieu, on se trouve en dehors de l'espace-temps tel que nous le connaissons. On se trouve dans une plénitude d'être, un jaillissement de vie et d'amour sans commencement ni fin... D'ailleurs, l'expression hébraïque qui désigne la vie éternelle : *lèolam*, n'exprime pas la durée, mais la totalité, la plénitude, l'achèvement.

D'une manière différente, mais dans le même sens, Maxime le Confesseur, un grand théologien du 7^e siècle, écrivait, à propos du Paradis : « *Là-bas, Dieu sera parfaitement connu et totalement incompris* ». Connaître, c'est pénétrer, c'est s'unir dans l'amour. Comprendre, c'est faire le tour d'une question ou d'un sujet jusqu'à ne plus rien avoir à en découvrir : en Dieu, il y aura infiniment, et toujours plus, à découvrir. Remarquons que saint Paul dit la même chose, dans la 1^{ère} lettre aux Corinthiens : « *A présent, nous voyons dans un miroir, et de façon confuse, mais alors, ce sera face à face. A présent, ma connaissance est limitée, alors, je connaîtrai comme je suis connu* » (1 Co 13,12).

VII. ESPÉRER pour TOUS

On a vu que la doctrine catholique affirme l'existence d'une réalité qui s'appelle l'enfer. Une réalité qui concerne celui qui s'opposerait à Dieu par une aversion volontaire et persistante. On a dit aussi que l'Eglise n'a jamais affirmé de qui que ce soit qu'il se trouverait effectivement en enfer. Pourtant, certaines doctrines – basées notamment sur une interprétation trop rigide de quelques affirmations de saint Augustin – ont affirmé qu'une partie (voire une partie importante) de l'humanité était prédestinée à l'enfer (*massa damnata*). Mais l'Eglise n'a jamais adopté ce point de vue.

Le grand théologien Hans Urs von Balthasar a, vers la fin de sa vie, écrit un petit ouvrage intitulé *Espérer pour tous*. Il y prend le contrepied de ces théologiens qui n'hésitent pas à damner quelques milliards d'être humains. En substance, la position de Balthasar est la suivante. Si nul ne peut affirmer qu'il n'y a personne en enfer, nous pouvons – et même nous devons – prier et espérer que tous soient sauvés et que l'enfer soit vide.

Au début de son livre, il écrit : « *Nous sommes sous le jugement (...) Toutefois, face au jugement, nous ne sommes ni désespérés ni découragés ; nous avons confiance (parrhêsia) et espérance, car selon le dogme, notre juge est celui qui a porté les péchés de tous* ».

Balthasar passe en revue les Ecritures, en particulier le Nouveau Testament. Il note d'emblée que « *deux séries d'affirmations s'y côtoient (...) La première parle d'une perdition éternelle, la seconde de la volonté et du pouvoir de Dieu de sauver tous les hommes* » Il ne faut pas, précise-t-il, négliger l'importance des premières, qui ont surtout un caractère exhortatif et qui mettent l'homme face au choix qui lui est offert d'accepter ou de refuser le salut que Dieu lui offre. Mais il ajoute : « *Le poids des textes parlant d'un salut universel est tel qu'on ne saurait les éliminer* » Et, évoquant notamment bon nombre de passages de saint Paul, il conclut que l'Eglise est invitée à prier « *pour le salut de tous voulu par Dieu* ». Sur ce point, Balthasar cite aussi le P. Martelet : « *Le sens des textes du N.T sur l'enfer n'est sûrement pas : 'voici ce qui vous adviendra', mais bien : 'voici ce qui, à aucun prix, ne doit vous arriver'. Si le Christ nous parle, dans l'Evangile, d'une perte possible de l'homme par refus de l'amour, ce n'est donc pas qu'elle doive avoir lieu, mais c'est uniquement afin de l'écarter* » (*Espérer pour tous*, note 10, p. 58).

Balthasar ne se range cependant pas à une opinion théologique qui était déjà défendue au 3^e siècle, par Origène, celle de *l'apocatastase* (on pourrait traduire littéralement : remontée à partir d'une chute). Cette théorie consiste à affirmer que la miséricorde de Dieu viendra, finalement, à bout de toute résistance à l'amour et de tout refus de salut et que, à la fin, tous, sans exception, seront sauvés. Cette opinion a été toujours été rejetée par l'Eglise en ce qu'elle **affirme** le salut de tous comme une vérité acquise.

Pour Balthasar, tenir une telle affirmation comme certaine ou absolue, c'est s'établir, face au jugement de Dieu, dans une attitude de présomption, d'orgueil. Une telle attitude ne vaut guère mieux que le désespoir de ceux qui présentent comme une certitude la damnation d'un grand nombre. Il faut tenir à la fois la miséricorde et la justice de Dieu. Mais il n'y a pas égalité entre le péché de la créature et la bonté de Dieu. Balthasar cite alors saint Anselme de Canterbury qui s'adresse à Dieu en disant : « *Quand tu punis les méchants, tu es juste, car leurs méfaits méritent cette sanction ; mais quand tu épargnes les méchants, tu es encore juste, car tu es fidèle ainsi à ta bonté* » (p. 143)

Et Balthasar conclut son livre sur ces mots : « *Qui ne voit **que** la justice de Dieu, est aussi peu capable d'espérance que celui qui voit **uniquement** sa miséricorde : tous deux succombent à la désespérance ; celle du désespoir pour l'un, celle de la présomption pour l'autre. Seule l'espérance est à la hauteur de la réalité de Dieu, qui réconcilie tous les contraires ; sa miséricorde **est** sa justice, et sa justice **est** sa miséricorde* ».

Ainsi, très fermement, nous sommes invités à prier et à espérer pour tous, sans aucune exclusive. Et s'il faut reformuler l'article du credo que j'ai essayé de commenter, je dirais : « Je crois... à la vie éternelle... que Dieu, dans son amour, **veut** partager avec **tous** se ses enfants ».